

Les écrits

IES ÉCRITS

L'ours des fondations

David Clerson

Numéro 159, été–automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94989ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clerson, D. (2020). L'ours des fondations. *Les écrits*, (159), 26–29.

L'OURS DES FONDATIONS

Un ours rampe parmi les fondations de la maison où je vis. C'est un ours maigre et malade au corps presque plat. La nuit, quand je pose l'oreille sur le plancher, il arrive qu'il m'appelle. La première fois, je l'ai entendu me dire : « Petite fille, pourquoi ne viens-tu pas ramper avec moi ? » Alors mon corps a tremblé. J'ai frémi.

-

Quand je marche au rez-de-chaussée de ma maison, plus encore quand mon père, ma mère ou mon frère s'y déplacent, le bois grince sous nos pas. Selon les endroits on dirait le bruit d'un arbre qui craque, le couinement d'une souris, un gémissement. Aussi, pour qui se trouve sous le plancher, les pas résonnent fort au-dessus de la tête et le plancher paraît fragile, sur le point de s'écrouler.

Sous la maison, on ne peut se déplacer qu'à quatre pattes ou en rampant. L'endroit n'est pas éclairé. Peu s'y risquent et constatent les signes précurseurs de l'effondrement : des piliers de bois sont tombés et finissent de pourrir sur le sol humide. Seuls les principaux tiennent toujours. Ce sont des pièces de bois posées sur des pierres et au fil des ans gagnées par l'humidité. Sous elles, le sol de terre noire est détrempé par l'eau suintant de la tuyauterie. L'espace est mal aéré, seulement par quelques ouvertures, grillagées pour éviter qu'entre la vermine. Aussi le sol sèche-t-il difficilement pendant que la vermine trouve toujours passage quelque part en creusant ou en se glissant entre des planches.

Tous en haut l'ignorent, mais l'humidité gagne aussi les murs. Venue depuis le bas, elle grimpe lentement. Elle fait naître la mousse. Elle donne aussi vie à des champignons blancs et maigres. Profitant de la rare lumière des bouches d'aération ainsi que de l'humidité du sol, plusieurs poussent sous la maison. Fragiles, ils s'effritent sous les doigts. Je ne sais pas ce qu'ils goûtent sous la langue. Je ne connais pas la couleur de leurs spores. J'ignore comment les premiers ont pris racine sous le plancher, comment ils se sont retrouvés là, par quel mode de diffusion, s'ils ont pu se reproduire en rhizomes, unis par une seule et même racine s'étendant loin sous terre, tentaculaire, et finissant par se glisser sous la maison, attirée par la terre noire, l'humidité. À vrai dire, je ne sais presque rien de la botanique. En regardant les champignons briller dans l'ombre, j'invente sûrement.

-

Seule une trappe donne accès au sous-sol. C'est une trappe étroite, qu'un anneau permet de lever. Elle est cachée sous le tapis à l'entrée. Le tapis où nos rares invités essuient leurs pieds en ignorant tout de son existence. Et je crois bien que d'autres, aussi, l'oublient ou n'y pensent presque jamais.

Mon frère entre et sort de la maison, en marchant toujours vite. Il part inspecter ses pièges et revient avec des martres, des renards, des perdrix, qu'il pose sur la table, encore humides. Le soir, il sort et rentre tard, en titubant. Il n'allume jamais la lumière, comme si ainsi on allait ignorer son retour. Souvent il se cogne ou il tombe. Alors, on l'entend crier puis gémir avant qu'il reparte, errant de pièce en pièce, incapable de retrouver son chemin. Quand il se couche enfin, souvent il gémit à nouveau dans son sommeil. Moi je partage ses cauchemars depuis ma chambre : avec lui je sue, je tremble.

Mon père, lui, descend à la cave en de rares occasions, car il entrepose, tout autour de l'ouverture, de vieux livres réunis dans des boîtes. Ce sont des livres aux images guerrières, des récits de conquêtes où l'Indien massacre le Blanc ou finit pendu par lui à l'entrée des villages ou des forts. Les bêtes y sont sauvages. Le buffle, le loup ou la baleine y tuent des humains. Les pêcheurs meurent noyés par le rorqual. Un fauve emporte une fillette en forêt. Les visages expriment la frayeur ou la fureur près des taches d'humidité jaunâtres qui gagnent peu à peu le papier. Dans la cave mon père conserve aussi des outils variés et nombreux en bois et en fer, réunis pêle-mêle dans deux coffres métalliques : plusieurs marteaux, ciseaux et tournevis parmi des dizaines de clous rouillés, ainsi qu'une scie, une barre de fer, un rabot, une clé anglaise et d'autres outils que j'oublie ou dont j'ignore le nom. Mon père n'est pas bricoleur. Il aurait voulu être riche et que d'autres bricolent pour lui, mais il est né pauvre, l'est resté et bricole toujours à reculons et avec déplaisir, se contentant de l'essentiel, de réparer les gonds, de placarder les fenêtres brisées. Dans la cave – il ne le dit pas – mon père conserve aussi quelques bouteilles sans étiquette d'un alcool blanc et fort qui brûle la langue et le front. Il en boit rarement et toujours en cachette. Prenant prétexte d'aller chercher des outils, il s'en sert – je l'ai vu – toujours dans le même verre, qu'il ne lave jamais. Sous la maison mon père n'apporte pas de lumière. Il ne s'éloigne pas non plus. Il reste près de la trappe ouverte sans regarder autour. Ses yeux évitent l'ombre et les fondations qui tombent et, à vrai dire, sauf lorsqu'il s'agit de descendre chercher ses livres d'images ou ouvrir l'une

des bouteilles, il préfère m'envoyer sous la maison. « Ma fille, va me chercher une pince. » Je descends. Je fouille longtemps dans les coffres. Quand je remonte, il me dit d'une voix maigre : « Non, pas celle-là ; l'autre » et je retourne poser les pieds dans la terre, je fouille, je tends l'outil à mon père, qui l'attrape, puis repart. Il sort couper des fils de fer pour réparer la clôture du poulailler pendant que je l'attends sans remonter, présente pour quand il viendra chercher le tournevis cruciforme ou la clé anglaise ou pour quand il rapportera ses outils son travail terminé. Alors je regarde autour. Mes yeux s'acclimatent à la noirceur ou je prends dans le coffre de fer une lampe à la lumière pâle semblant toujours sur le point de s'éteindre. Je vois les fondations fragiles ou effondrées, les champignons qui s'élèvent et, dissimulé dans les limites de la maison, le ventre aplati contre terre et le museau terreux, l'ours vieillissant et solitaire. Son corps est large et brunâtre, d'un brun noir dont je ne saurais dire si c'est la couleur naturelle, un brun noir boueux. Ses yeux sont toujours ouverts, des yeux attentifs et inquiets. On croirait qu'il ne dort jamais. Ce sont des yeux minuscules sur sa large tête plate, et brille au milieu d'eux un museau humide semblant presque spongieux, un museau-champignon-tumeur, un museau-champignon-gangrène, un museau-champignon-vermine, comme un parasite accroché au visage de la bête. Cet ours bouge rarement ou à peine, ou sans doute qu'il s'éloigne en m'entendant descendre et va s'étendre dans un coin, immobile : l'ours-terre, l'ours-boue, l'ours-pourriture, l'ours-taupe, qui de loin évoque une matière morte en train de se putréfier. Il reste loin dans l'ombre. Alors, parfois, je prends le risque d'approcher. J'avance à quatre pattes ou rampante. Je salis mes genoux et mes coudes. Quand j'approche trop, je vois que l'animal est agile. Il se glisse entre les poutres. Il part, on croirait qu'il disparaît, se confondant avec l'ombre avant de réapparaître plus loin. Malgré son âge, il a l'habileté d'une araignée dans un espace souterrain. Même malade, il a la souplesse d'une raie glissant son ventre sur les fonds vaseux des profondeurs marines. Et moi, entendant une porte s'ouvrir et le plancher grincer, les genoux et les coudes au sol, je cours à mon tour sous la maison, je retourne donner à mon père un couteau à bois ou un tournevis. Au sortir de la cave je vais vite me changer avant que ma mère me gronde pour avoir sali ma robe ou mon gilet.

Elle, dans la cave, elle ne saurait descendre. C'est une mère immense. Rampant sous la maison, elle s'y coincerait et resterait prisonnière. Elle n'a pas l'adaptabilité de l'ours, devenu plat pour mieux s'y mouvoir, comme partie prenante de la terre, mais comme lui elle vit dans un espace clos dont elle ne

sort jamais. Elle ne quitte plus la maison, ne monte pas plus à l'étage, d'avec mon père fait chambre à part depuis qu'elle a élu domicile dans un réduit, ancien débarras près de la cuisine où son pas lourd fait grincer le plancher. Quand je l'ai entendue marcher au-dessus de moi alors que j'étais dans la cave, j'ai pensé à un séisme, je me suis sentie comme une travailleuse de la mine condamnée à rester prisonnière, et j'ai vu l'ours frémir, j'ai partagé avec lui la peur et, pour la première fois, je l'ai vu venir vers moi, l'un et l'autre terrifiés. Je me suis accrochée à son poil. J'ai senti son museau sur mon cou, et sa puissante odeur de terre, de fourrure et de champignons écrasés. Son corps était froid. On aurait cru une bête morte continuant absurdement à vivre, mais de près ses yeux d'une blancheur d'os m'ont paru pour la première fois tristes et beaux, exprimant une détresse étrange et fragile, comme si tout dans sa vie le réduisait à néant, et moi-même, près de lui, pendant que son souffle de fauve se mêlait à mon haleine, je me sentais aplatie et maigre, je sentais la fraîcheur humide du sol m'imprégner les os.

-

Je dors mal. Durant le jour en faisant mes devoirs ou à table, souvent je cogne des clous. La nuit je ferme inutilement les yeux. Pendant des heures je ne parviens pas à dormir. D'autrefois, je m'empêche de le faire, refusant de laisser tomber mes paupières, car je n'aime pas le sentiment d'échapper à ma vie que j'associe au sommeil. Alors, pendant que mon frère ronfle et dort, encore ivre, que mon père, matinal et couche-tôt, s'est endormi dès huit heures au milieu d'un lit trop grand pour lui, que l'immensité de ma mère et sa respiration bruyante paraissent envahir son réduit, que le vent souffle et que la maison grince, comme si elle s'apprêtait à s'écrouler et à rejoindre la terre, je descends discrètement au rez-de-chaussée, je m'étends sur le sol, je m'aplatis, et la tête posée sur la fraîcheur du plancher, j'entends l'ours venir. Il rampe jusque sous moi. Il rampe et je l'écoute ramper. Son corps s'étale, me semble-t-il. On croirait une flaque. Je l'entends me dire : « Petite fille, pourquoi ne viens-tu pas ramper avec moi ? » et moi-même depuis le rez-de-chaussée je m'écoule jusqu'à lui.

David Clerson est l'auteur de deux romans et d'un recueil de nouvelles parus chez Hélio trope. *Frères* a été lauréat du Grand prix littéraire Archambault et des Rendez-vous du premier roman de Chambéry. Le recueil *Dormir sans tête* a été finaliste au Grand Prix du livre de Montréal.
